

chez un bijoutier du boulevard, je rembousai le fiacre, et je m'assis sur un banc de pierre, la tête brisée et presque foulé par des piétons.

Cependant, après avoir pensé à ma mère, et prié Dieu, je résolus de ne point me laisser abattre et de reprendre courage; même mon maître d'ouvrière jusqu'au moment où je pourrais donner des leçons de musique et me faire un sort moins pénible. Il fallait d'abord songer à mes loyers et à mes meubles, sans autre argent que la petite somme qui me restait de la vente de mes boucles d'oreilles; la chose n'était pas facile. Je m'aperçus seulement alors qu'en changeant de costume, le matin j'avais gardé mon robe, une jolie montre tournée à la cheminée dans un chambon, le jour de mon entrée dans le pavillon de Pinconin. Je retournai donc chez le bijoutier pour lui vendre encore cette montre.

Je marchai me regardant d'un air singulier et me proposai soigneusement de ne plus accepter sans hésiter, car j'ignorais la valeur de ce que je vendais. Il fit un signe à sa femme et tarda quelques instans à me donner l'argent que j'attendais. Tout-à-coup je vis entrer un agent de police.

— Monsieur, lui dit le bijoutier, cette jeune fille vient de me vendre un bijou d'une valeur garantie de diamans précieux, et qui vaut à dix fois cette somme. — Partirez de croire qu'elle l'a volée; veuillez la conduire chez le commissaire de police.

— On m'enferma, moi aussi, ou me jeta en prison, car je ne sus que répondre aux questions du magistrat, et il trouva tout cela ridicule: le recti que je lui fis de mon aventure.

En prison, Arnold, si vous saviez ce que j'ai souffert dans ces lieux infâmes, au milieu de femmes perdues! Hélas! ce n'était que le premier échelon des douleurs que je devais gravir: je mépris et le déshonneur et l'indignité, moi, le mépris et le déshonneur! car le tribunal, sans le vouloir point croire à mon innocence. Je fus renvoyée, déguitée, puisque personne ne réclamait l'objet volé, comme ils disaient. Mais le président ne pouvait acquiescer et reproches cruelles. Il eut soin de dire que l'absence de preuves et non de conviction me laissai échapper un obtinisme que je méritais. Personne ajouta-t-il, ne vous connaît dans la maison où vous prétendez avoir passé quatre ans. L'homme honorable à qui elle appartenait déclara ses allégations menteuses. Allez, jeune fille, la justice ne tardera pas à vous revoir sur ce banc.

Matteuz pas que je vous raconte toutes les épreuves, toutes les souffrances de ma vie, jusqu'au jour où, conduite enlaidie par une succession d'événemens, j'étais arrivée dans un malheur, je me trouvai au théâtre de la Scala, et le conquérir de talent et de la gloire. Qu'il vous suffise de savoir seulement que la jeune fille est restée pure et digne de sa mère qui sans doute, veillait sur elle du haut des cieux.

Jeurez de moi, moi aussi, lorsque tout à l'heure, dans l'homme qui donnait la fête que nous venons de fuir, j'ai reconnu l'être infernal qui a joué, dans le drame de ma vie, un rôle si diabolique, j'ai revu l'inéprouvable vicillard qui me tirait de la misère que pour moi je rejetai avec plus de étonnement que j'en pourrais déchirer mon innocence et qui m'a laissée seule, sans protection, sans moyen de défense, devant le tribunal où l'on m'accablait d'opprobre!

Arnold! quand cette pensée de honte et de douleur revient à mon esprit, elle me torture, elle me tue! laissez-moi! laissez-moi! abandonnez-moi! vous ne pouvez pas être, vous le voyez bien l'épouse de celle à qui les juges ont dit: Volente! volente!

— Qu'importe, cher ange blanc, ces injustices, déjà oubliées et déjà réparées, d'un monde qui va méconnaître et qui maintenant se prosternent à genoux devant ce diable tout en diamans, qui porte sur sa couronne d'épines ait déclaré tout front, ceint, à toujours maintenant, de l'aurore de la gloire? qu'importe le passé, puisque tu ne dois plus vivre que dans l'avenir de mon amour!

Elle laissa aller doucement sa tête sur l'épaule d'Arnold, et à quelques jours de là on apprit avec surprise, et avec une joie mêlée de regrets, que la célèbre cantatrice quittait le théâtre pour céindre ses beaux cheveux de la couronne de comtesse. Elle ne chanta plus maintenant que pour le bonheur d'Arnold, et parfois aussi pour le roi dont son mari est devenu l'ambassadeur, car ce roi paraissait une affection paternelle, et se plait à la nommer sa fille.

Quant à l'être étrange qui s'était complu par un motif si noble à tirer l'âme de sa proie, parvenue à la fin de sa carrière, se défendit à la misère et à l'indigence, vous savez quels scandales systématiquement sa vie et le poursuivre même après sa mort. (S.)

— S. HENRY DERRINNY.
« L'histoire dont parle M. de Herthoult, dans cette histoire exacte de tous points, est feu le

banquier Sequin, aussi fameux par ses excentricités que par son procès avec le millionnaire Ouchinsky de la Haute-Loire. Sequin, naguère intime d'un des ministres des Affaires étrangères, fut époux de la comtesse de Rossi, ambassadrice de Sarlatine, délogée sous le pseudonyme d'Arnold.

LAISSER PASSER LA JUSTICE DE DIEU.

« Il y eut, dans la haute antiquité, de grands empereurs, de puissants monarches dont une obscure mémoire est venue jusqu'à nous à travers les Ages. Ils s'élevaient affermiss sur l'équilibre basé de tout ce qui, dans la religion et la justice; puis les passions, sur un pied de religion, de justice, de la foi et l'amour s'évanouissant; le pouvoir, épuisé de lui-même et ne connaissant plus de lois que ses caprices, tomba sur pieds l'équité sainte, le droit, l'humanité, opprimit les peuples et les dégradés, par ses exorbitantes convoitises, par l'abus des sermens de la misère. Alors Dieu dit un temps: « Cette dérision de la société pour laquelle j'ai fait l'humanité, m'est-elle abandonnée; j'hésiterai d'en purger la terre. » Et le temps emporta comme une poussière sèche, nos grandes monarchies, ces puissances éphémères, ces rois, ces Dieux.

D'autres empires, d'autres monarchies, de nouvelles déités, constitués sous des formes diverses de gouvernement; appaurent ensuite dans le monde, et toujours on vit la religion; la justice, assises près de leur trépas soulever sur eux le voile de la gloire pour y porter les foudres de leurs sermens. L'amour de la patrie, dominé dans l'âme des citoyens l'amour de soi, enfante les actions héroïques, les dévouemens, les sacrifices; d'où naissent, aux époques tranquilles, la prospérité commune, et le salut aux jours du danger. Mais ce qui se dit alors peu à peu à travers les siècles, commencent à se faire des intérêts distincts de ceux, à ne regarder le pouvoir que comme un moyen d'acquiescer leurs convoitises sans cesse croissantes; ils substituent la forme au droit; les intérêts publics et privés, à l'équité; et les rois, les rois des rois, l'épouse en évitant les yeux, en abusant l'un après l'autre tous les sentimens d'équité, d'humanité; chacun ne songe qu'à jouir, peu lui importe son dépôt de foi; que les peuples sont une proie qu'on dévore. L'Asie occidentale et l'Europe presque entière en étaient à ces temps où se jouaient la puissance de Rome, sous l'impulsion de ses maximes; tombés dans le mépris des autres nations. Le levain incessamment se grossissait des égoïsmes qu'épanchait cette source immortelle. Enfin surmontant ses rives, au moment où se jouaient les assésés supêmes, il déborda sur les contrées qu'embrasait de leur corruption des races décadentes; républiques, royaumes, rien n'était épargné; il renversa tout, il éteignit tout. Laissez passer la justice de Dieu.

Les victoires innombrables de Rome gorgées des richesses du Pontus, de l'Égypte, des perles de tous les pays; la cupidité, l'avarice, l'orgueil, le luxe et des voluptés s'emparaient des âmes. La religion et les lois ont perdu leur empire. Les maux de la patrie, de liberté, d'humanité n'offrent plus de sens. La raison troublée ne sait à quoi se prendre dans la ruine des vieilles croyances et la confusion des idées nouvelles. Des désirs, inquiets, monstrueux, montent des âlmes du cœur. On se dispute le pouvoir à main armée pour un peu, non de félicité publique, mais de jouissances personnelles. Au delà des proscriptions, des fêtes dissolues, des orgies sanglantes; on se débattait dans les provinces abandonnées à la rapacité des proconsuls, l'extrême de la tyrannie et l'extrême de la servitude. Enfin, cet immense désordre se concentre en un seul être vivant qu'on nomme empereur, effrayant même devant qui les hommes se prosternent, autre existence d'où le mal rayonne sur toute sa race. Que n'a-t-on vu, dans le monde? Un rois, partie de la Judée, lui annonce sa délivrance, le Juste meurt pour le sauver. Sa parole, rouillée dans des cœurs purs, y germe et s'y développe, et devient peu à peu cet arbre promis, qui devait couvrir de son ombre les nations régénérées. Alors, des profondeurs du Nord, un peuple accourut des peuples inconnus que la Providence y tenait en réserve pour accomplir son œuvre. Pensés par une invisible main, ils obturent de larges brèches dans les remparts de l'Empire, et puis, s'y précipitant à la suite de l'empereur, ils ne cessèrent, pendant trois siècles, de traverser en toutes directions, de le labourer comme un champ stérile que la charne sillonnée profondément pour le féconder, et où, de distance en distance, on aperçut la fumée rougeâtre qui sort de nias de foyers mal éteints livrés au feu, pour en appeler jusque à la romence. Telle fut l'œuvre de cette invasion des Barbares. Les gloires ne s'élevèrent qu'après être parvenues, toujours sanglantes, des rives de la Baltique à la Méditerranée, des rives du Volga aux côtes de la Manche et de l'Océan. Laissez passer la justice de Dieu.

Cependant le christianisme s'était étendu, et avait lié l'esprit qu'il devait, en purifiant l'homme moral et en l'élevant, l'éclairer sur sa dignité, et produire peu à peu, la liberté civile et politique, conséquence nécessaire de l'Évangile de droits, fondée elle-même sur l'égalité d'origine et de nature.

Les nations modernes, apparues, formées du mélange des races conquises et des races conquérantes; La France, par sa position, en est comme le centre; elle est, dès sa naissance, elle semble, malgré que l'Europe, à part, mystérieusement annonce de ses destinées destinée à être le théâtre de sa gloire; elle a hérité d'abord, mais elle a le concours du peuple, nécessaire pour donner force aux lois, ainsi qu' l'autorité du chef chargé de leur exécution. Le trône alors est élevé, mais, en vertu de la commune dans une même famille. Cette famille s'étendit au sein de l'Europe; elle se gouverne plus pour le peuple, elle régné pour elle-même. Son temps est fini, elle est jugée et une autre famille lui succède. Après d'immenses et glorieux travaux, celle-ci, à son tour décline dans ses voies; elle a perdu le sentiment de ses devoirs et de sa mission; gisant, pour ainsi dire, en travers du chemin où la nation vive et doit marcher, elle est devenue pour elle un obstacle; son temps est fini et elle est jugée et une autre famille lui succède. Ainsi, dans l'histoire, le puissant de la conquête fut dans les fils de Clovis, son titre n'est que d'un royale origine, malgré l'immense gloire et la force immense laissés par Charlemagne en héritage à ses vassaux, deux dynasties sont oubliées. Infidèles au peuple dont elles devaient secourir les destinées, les rois continuent de se vanter d'en haut: Laissez passer la justice de Dieu. La fin au prochain numéro.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, JEUDI, 20 JUILLET, 1813.

FANTASIES,

REFLEXIONS, NOUVELLES ET CANONS.

(Qui bien aime bien châtie.)

Bulletin.

— Maître, votre plume est-elle prête? j'éprouve chez vous; voici près d'une heure que je me suis retiré sur la haut de cette imperturbable cheminée.

— Eh bien, petit Ange, m'y voici, j'écoute, voyons quel résultat de m'intéressent!

— Rien du tout, maître.

— Comment tu ne vas rien, et c'est pour moi dire, elle que tu me fais tout me gêner!

— Voyez-vous, maître, j'ai eu dimanche dernier une querelle de mille avec mes petits camarades, et j'aurais voulu me venger, et responsable. Comme vous pourriez bien, imaginez j'ai, par la main de Providence, des choses à dire, j'ai fait un rapport à la défendeur contre les attaques de tous mes adversaires; ce que j'en ai fait émit purement par devoir et par honneur envers le parti libéral, auquel appartiennent les hommes qui gouvernent; il ne s'embloit que j'en pouvois être le soutien, même dans leurs égarements, un peu plus loin que les autres, afin que nos ennemis, qui sont les leurs, ne puissent pas dire: « Eh! les patriotes qui n'ont que de la gueule, qui ont beaucoup contre le gouvernement et quand ils sont eux-mêmes, le gouvernement ils perdent la tête et ne savent plus où ils en sont; voulant ménager chacun ils méconnaissent tout le monde; à demi que le capitaine d'une goëlette chargée d'habitans qui, dans un mauvais tour, pendant les nuits de tous les passagers, s'en font tout droit les propriétaires dans la traversée du monde, embourbent la brique des affaires publiques. » Voilà, maître ce que disent nos ennemis.

— Ah, ça, langue de vipère, l'arbitraire! Voilà un quart d'heure que j'ai cherché à placer un mot sans pouvoir trouver le moindre petit tour. Dis-moi donc, pour l'amour du grand manitou, à propos de quoi tu vas l'engager dans des disputes auxquelles tu ne peux entendre goutte. Quelle importance ces choses-là peuvent-elles avoir pour toi, enfant; j'en devrais-tu pas t'en repasser pour tout cela sur les hommes d'un âge mûr, sur les citoyens riches et par conséquent les seuls qu'on doive écouter, puisqu'ils ont seuls quelque chose à perdre d'un tel gouvernement, polémique!

— Ah! maître, et moi qui t'excuse et si j'en veux envoyer des vérités dures à entendre, mais c'est